

EXTRAIT DU CATALOGUE

VOLUMES PARUS :

- J.-B. PRIESTLEY : Adam au Clair de Lune.
Elsyth THANE : Tryst (Le Rendez-vous).
FÉLIX TIMMERMANS : Psaume paysan.
IRÈNE BAIRD : Héritage gaspillé.

PROCHAINS VOLUMES :

AUTEURS AMÉRICAINS

- IRÈNE BAIRD : John.
JOHN ERSKINE : Oublie, si tu peux.
(sous presse)

AUTEURS ANGLAIS

- HILDA HEWETT : Ne jamais revenir.
J.-B. PRIESTLEY : Les Hommes du Dernier Jour.

SOUS PRESSE :

- ALICE-T. HOBART : Les Eaux tumultueuses.



MARÉCHAL

Rue Legendre, 111-113
PARIS (XVII^e)

Imprimé en Belgique.

NADINE
TEFFI

Vourdalak


Maréchal
Editeur

NADINE TEFFI

VOURDALAK

LE VAMPIRE

TRADUIT DU RUSSE

MARÉCHAL

DU MEME AUTEUR :

La Lumière des Humbles (Sorlot).

VOURDALAK

traduit du russe par

G. BARBIZAN et Bl. ESCASSUT



MARÉCHAL

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET
OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE A
TRENTE EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN NOBLE CHAMPS DONT
CINQ EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE MARQUÉS H. C.
ET NUMÉROTÉS DE I A V ET
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 25.

VOURDALAK

(Le vampire)

La maisonnette de notre pope, le Père Savéli Guiarintoff, s'élevait derrière le village, non loin du cimetière, à un peu plus d'une verste de notre propriété.

C'était une vieille et laide bicoque bâtie en terre glaise comme les autres habitations paysannes, mais qui, au lieu d'une couverture de chaume, portait une toiture de rondins.

Les trois fenêtres d'un petit salon s'ouvraient sur d'épais bosquets de lilas et ne laissaient entrer qu'une lumière verdâtre qui donnait au gens un teint cadavéreux. Venait ensuite une chambre exigüe qui communiquait avec la cuisine par un guichet percé dans le mur, par où l'on passait les plats.

Il y avait encore une pièce à laquelle on n'aurait su donner un nom précis : on y gardait les sacs et les barils et on y logeait la tante Gania.

La famille comprenait le Père Savéli Guiarintoff, sa femme, leur petite Lise, qui avait notre âge et cette tante Gania, la sœur du pope.

Le prêtre, grand et maigre était doux et très pauvre. On le voyait, vêtu d'une soutane de toile et chaussé de hautes bottes, peiner derrière sa charrue, ses rares cheveux tressés relevés sous un large chapeau de paille.

Sa femme était énorme, avec une poitrine plantureuse. A cause, peut-être, de son nez en pied de marmite, elle parlait d'une voix nasillardre qui la faisait passer pour prétentieuse. Quant à la tante Gania on ne la voyait que rarement, elle ne paraissait chez nous qu'aux jours solennels des souhaits ; je la vois toujours habillée d'un corsage de velours d'un vert criard, le cou entouré d'une écharpe de la même couleur.

Bien qu'il fût sévère, ses paroissiens aimaient leur prêtre.

Je me rappelle qu'à l'église, lorsque les communicants se faufilaient en se bousculant vers le ciboire, le Père Savéli, criait courroucé :

— Ne poussez pas ainsi, espèce de boucs ! Est-ce que le Seigneur peut vous nourrir tous à la fois. Prenez la file !

Les « boucs » en caftan, munis d'énormes cierges de cire brune, fabriqués à la maison et gros comme des poutres, s'attroupaient apeurés mais têtus, en ouvrant la bouche d'avance.

L'église était petite. Par terre, devant l'iconostase, les fidèles déposaient leurs offrandes : écuelles de terre cuite d'où sortaient trois pains oblongs ; au milieu il y avait un poulet rôti ou un carré de lard entaillé d'une croix.

Auprès de ces pains et de ces poulets, nous voyions souvent quelque jeune femme ou jeune fille, pénitente qui restait là, agenouillée pendant toute la durée de la messe. Ainsi l'exigeait le Père Savéli, en expiation d'un mystérieux péché, qu'on ne voulait pas dévoiler devant nous, les enfants.

L'entrée de l'église était ornée de deux grands tableaux, offerts par mon père. L'un des deux s'est gravé dans ma mémoire. Il représentait la flagellation du Christ. Au premier plan se dressait un des bourreaux, rouquin hisurte, vêtu d'une chemise verte. L'orteil de son pied nu, démesuré, portait sur la première articulation, une énorme bosse d'origine indiscutablement goutteuse et se trouvait tout au bas de la toile. Les pauvres gosses que les mères soulevaient dans leurs bras pour qu'ils puissent baiser la sainte image, ne pouvaient justement atteindre de leurs lèvres que ce pied hideux et inoubliable.

Le sacristain, qui était aussi le sonneur, assistait le prêtre pendant l'office. Le bonhomme avait l'habitude de se moucher bruyamment et sans mouchoir, ce qui indignait profondément ma grande sœur, jeune fille délicate. Pour convertir le sacristain à des pratiques plus convenables, elle imagina de lui faire cadeau d'un mouchoir, avec lequel il séduisit immédiatement la fille qui s'occupait des hosties. La fille dût rester agenouillée devant les poulets rôtis pendant deux messes, mais lui continua de jouer de la trompette entre ses doigts.

Notre camarade Lise, la fille du Père Savéli, était une enfant extraordinaire. Elle avait vu plusieurs fois le diable en personne. Elle mentait avec une telle inspiration et un si total oubli de soi-même qu'elle maigrissait et dépérissait comme si elle se fut dissoute dans ses mensonges. Elle nous racontait que, chez elle, les pains et les poulets étaient mis sous clé dans une armoire, qu'on ne préparait jamais un repas, mais que celui ou celle qui avait faim se servait directement. Ce procédé me semblait excellent et d'une géniale simplicité.

Dans ce cas après tout, Lise disait peut-être la vérité. Il est possible que le ménage du pope fût conduit de cette manière rationnelle, et au fond, cela nous était parfaitement égal. Nous croyions exactement tout ce

qu'elle nous disait, autrement le monde eût été trop plat et trop ennuyeux.

Lise nous racontait aussi l'arrivée du tailleur. En ce temps-là, les tailleurs ambulants apparaissaient dans les propriétés terriennes, habillaient tout le monde et s'en allaient plus loin. L'un d'eux vint un jour chez le Père Saveï pour faire un manteau à sa femme. Ceci n'est rien, le plus intéressant, c'est qu'il avait dévoré en cachette, tous les rats de la grange.

— C'est même dommage, ajoutait Lise.

— Tu l'as vu pendant qu'il les mangeait ? demandions-nous, terrifiés.

— Non, on ne pouvait le voir, car s'il s'était aperçu que quelqu'un l'épiait, il lui aurait coupé la tête avec ses ciseaux.

— Alors, comment le sais-tu ?

— La femme borgne l'a vu.

— Et pourquoi ne l'a-t-il pas tuée ?

— Parce qu'elle ne l'a dit à personne, ainsi il ne pouvait savoir qu'on l'avait vu.

La femme borgne travaillait « à tout faire » chez le pope, c'est-à-dire qu'elle faisait la cuisine, la lessive, sarçait le jardin, devait traire les vaches, blanchir les murs. Elle arrosait s'il le fallait et chapardait aussi, lorsqu'elle pouvait.

Quand nous allions en visite chez Lise, nous voyions la borgne émerger, en rampant, du sous-sol, elle nous regardait longuement, son œil unique répandait des larmes attendries qu'elle accompagnait de réflexions singulières :

— Les voilà assis, les petits seigneurs avec leurs menottes et leurs petons. Ils ouvrent les quinquets, mais ce qu'ils pigent et ce qu'ils ne pigent pas, personne ne peut le dire.

Cette femme qui était considérée comme un être doux et tranquille, jouait toujours un rôle important dans les récits mystérieux de Lise. Ainsi, elle entendait pleurer sur l'étang les nouveau-nés morts sans baptême ; elle savait que Cornélie, notre femme de chambre, cachait sous sa chemise « la queue du poisson », elle avait vu derrière le vieux moulin, le dragon vert attraper le tonnerre avec sa patte et le cacher sous lui.

Elle voyait aussi les mêmes diables que Lise, mais ne l'avouait pas, car les démons n'aiment pas être espionnés par les humains, ils doivent rester invisibles et s'ils sont assez bêtes pour se laisser voir, ils sont assez méchants pour se venger des indiscrets.

Nous respections cette femme et nous en avions un peu peur, mais elle grandit encore dans notre estime lorsqu'elle nous prédit qu'avant la fin du mois, Lise aurait un petit frère ou une petite sœur. En effet, peu de temps après cette prophétie, Lise nous apporta une nouvelle merveilleuse : elle avait un petit frère, beau comme sa mère, et d'une telle intelligence que tout le monde en était surpris.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demandâmes-nous à Lise.

— Il parle seulement quand personne ne peut l'écouter, mais la femme a réussi à l'entendre. Il a une voix fine, fine comme un moustique. « Il est temps d'allumer le poêle, j'ai froid » dit-il. Voilà quel frère avait Lise !

La femme l'avait immédiatement évalué.

Nous n'avons jamais su le nom de la borgnesse, on l'appelait « la femme » tout simplement.

— Femme ! cornait la mère de Lise à travers son nez robuste. Femme, allume le samovar. Femme ! apporte une jatte de lait...

Nous courûmes voir le petit frère. Il fut baptisé sous le nom d'Avenir et on l'appelait Veniouchka. Il était

d'une laideur impressionnante. Une vraie araignée ; son ventre était gonflé, il avait des jambes et des bras longs et minces, qu'il projetait en avant, en arrière, de sorte qu'il donnait l'impression d'en avoir au moins trois paires. Ses cils, incroyablement longs, droits et humides, collaient aux joues. Des poils d'un rouge vif, poussaient sur sa tête, ils ressemblaient terriblement à ceux du bourreau du tableau saint. Les orteils démesurés se détachaient aussi, comme ceux de l'autre. C'était vraiment un enfant horrible.

Cependant le Père Savéli était ravi. Il se promenait dans le petit salon les mains derrière le dos et fredonnait doucement — comme le disait sa femme — une chanson profane.

— Mais sa joie ne dura pas longtemps. L'enfant était chétif, fragile et il y avait peu d'espoir qu'il guérît. Le visage du père devint pensif.

— Ce fruit tardif, disait-il, n'absorbe pas les sucres nourriciers du soleil, il n'a pas de sang, il est frêle, il tremblote.

Tout à coup, et d'une étrange manière, un changement inattendu survint.

La femme du pope avait un frère, ce n'était pas un membre permanent de la famille, mais une sorte d'externe, comme dans les collèges. Il faisait de brusques apparitions. Lorsqu'il était là, on disait :

— N'allez pas chez le Père Savéli, le frère de sa femme est « apparu ».

Personne ne savait probablement d'où il venait, et pourquoi, ni où il s'en allait.

Nous avons connu en Russie de semblables types dans toutes les classes de la société, mais particulièrement chez les marchands.

Le frère avait un physique mémorable. Il était d'une taille énorme, arborait le nez en pied de marmite de sa sœur et une pomme d'Adam proéminente. Ses vêtements paraissaient provenir « d'une autre épaule », car tout ce qu'il portait était trop étroit et trop court.

Autant que je puisse m'en souvenir, il devait avoir vingt-six ans. Il avait été chassé du séminaire et s'était dévoyé, il était la peur et la honte de sa famille.

On ne parlait de lui qu'avec des mots grossiers et très expressifs. On ne disait pas : il mange, mais « il bouffe » ; il boit, mais « il siffle » ; il parle, mais « il beugle », et il ne riait pas « il s'esclaffait ».

Ce n'était pas pour l'offenser, mais les mots ordinaires du langage humain le définissaient insuffisamment, ils étaient trop faibles pour cette puissance de géant.

Le premier soir que je le vis, il était debout au milieu de la basse-cour, il agitait ses bras comme s'il dirigeait un chœur et hurlait à tue-tête le vieux chant :

Notre mer est déserte...

Je le revis une seconde fois, la dernière, assis sur le perron. Il examinait ses pieds nus, remuant ses orteils, les contemplant avec une expression étonnée :

— Regardez ! dit-il enfin, admirez la sagesse de la nature. Il y en a cinq, et aucun n'est bon à rien.

Sa santé était invulnérable. La tante Gania racontait qu'une fois elle avait fait sécher au four la provision de noisettes pour l'hiver et posé le sac dans le petit salon. Il vint et les dévora d'un seul coup.

— Et alors ? s'étonnèrent les auditeurs.

— Rien. Il s'administra quelques coups de poing dans l'estomac et alla dormir.

Il apparaissait toujours insouciant, sans nul bagage, parfois même nu-tête.

Un jour, il arriva portant un petit sac de voyage brodé, comme ceux que les vieilles femmes de ce temps employaient pour aller aux bains publics. Il le déposa dans un coin du vestibule. Sa visite fut brève et il partit sans dire au revoir, comme d'habitude. Quelque temps après un paysan d'un village lointain apporta un mot :

« J'ai oublié mon sac de voyage. Je vous prie instamment de le sceller avec un cachet à initiales et de le mettre dans un endroit sûr, jusqu'à mon retour. »

Le pope en éprouva une terrible frayeur.

— Qu'est-ce qu'il y a là dedans ? Une bombe ? De la dynamite ?

Son premier mouvement fut de s'élaner chez le commissaire et « de lui dire toute la vérité », après quoi on poserait le cachet. Puis il se ravisa. Certainement que le frère ne tenait pas à ce que l'on sût ce qu'il gardait si religieusement, et pour assurer l'intégrité de l'objet, il avait imaginé d'exiger ce sceau à initiales.

Mais, avec ou sans monogramme, le Père Savéli n'avait pas de cachet du tout. Après mûre réflexion, la curiosité l'emporta, il décida d'ouvrir le sac... Sa femme lui défendit de faire cela à la maison, car on aurait pu le surprendre et le dénoncer.

Aussi la nuit venue, tandis que la lune était déjà haute, le pope se glissa furtivement derrière la grange et après avoir fait un signe de croix, il tira le fermoir. A la rêveuse clarté lunaire, la vieille sacoche brodée révéla la présence d'une bouteille de bière et d'un flacon de vodka. C'était tout.

Ce phénomène de frère s'appelait Galacha (diminutif de Galaktion).

L'innocent Avenir, le fruit tardif du Père Savéli, avait déjà dix-huit mois lorsque Galacha fit à sa famille la grâce d'une visite imprévue.

Cette fois il arriva, presque endimanché, dans une redingote de serge à peu près à sa taille et de longueur suffisante, portant un paquet enveloppé d'un papier gras.

— J'avais trouvé une place au pair, expliqua-t-il, sans qu'on lui eût rien demandé. J'étais chez le régisseur des Galkine, j'ai dégrossi son étourneau de fils et on va le présenter à l'examen.

C'était une chaude journée. Après avoir embrassé sa sœur et le pope, Galacha descendit à la cave où, d'après le témoignage de la tante Gania, il siffla le lait de quatre vaches, que la femme borgne avait mis au frais comme d'habitude.

J'ai entendu plusieurs fois le récit de cet épisode qui, invariablement, provoquait chez les auditeurs l'incrédulité, puis l'effroi. Mais on ne pouvait douter de la tante Gania, et d'ailleurs Galacha, lui-même, reconnaissait le fait.

— Parfaitement, disait-il, je l'ai bu, et si j'en avais l'occasion, je recommencerais.

Dès que son frère était remonté de la cave, la femme du Père Savéli s'était emparée de lui, pour lui vanter son fils Vénouchka.

— C'est un tard venu, ajoutait le père. Il absorbe beaucoup et ne grossit pas, cependant il pèse lourd. Et comme il tremblote ! Olga, fais voir ton benjamin, ton dernier rejeton, à son oncle.

Olga tira l'enfant de son berceau.

— Déjà quatre dents ! dit-elle, avec fierté.

Galaktion, avec maladresse souleva le bébé jusqu'à son épaule, sans même le regarder. Tout à coup Vénouchka se contorsionna, griffa comme un chat la redingote de serge de son oncle et le mordit au cou. Saisi,

l'oncle poussa un hurlement et faillit laisser choir son neveu, la mère terrifiée eut juste le temps de le rattraper.

L'homme se frotta le cou et regarda l'avorton : ses yeux s'écarquillèrent.

— Seigneur ! Qu'est-ce que c'est que ça ? bredouillait-il. C'est une horreur, un vrai Vourdalak.

Effectivement c'était un être horrifant : rouquin comme le feu, les joues couvertes de croûtes comme il arrive souvent chez les enfants du peuple, les bras et les jambes comme des gaules. Il avait fait une telle peur à son oncle géant, que c'en était comique.

L'énorme gaillard devint tout doux, mais le soir il refusa de dîner. Il est vrai que le lait des quatre vaches y était peut-être pour quelque chose !

Cependant, la nuit, il grelotta tellement qu'il réveilla la tante Gania. Elle lui mit des cendres chaudes sur le ventre. Le matin, il était brûlant et délirait. La tante raconta que dans son délire, il s'exprimait vraiment très, très mal au sujet de Vénouchka.

— Si mal que je n'aurais pas le courage de le répéter. Et elle ajoutait : je pense que le lait lui a monté à la tête.

Que ce soit à cause de Vénouchka ou du lait, Galaktion garda le lit plus d'un mois. Il se dessécha, sa peau devint jaune, ses joues se creusèrent et il ressemblait à un tibia décharné.

Pourtant on le soignait avec sollicitude. On lui donnait de la vodka avec du sel et du poivre, du tilleul, de la camomille, de l'armoise. On avait fait brûler le poil d'une chèvre et deux fois la femme borgne l'avait frictionné avec du pétrole. Aucun résultat, si ce n'est qu'un jour il gifla sa garde-malade.

Cela allait si mal qu'on eut presque envie d'appeler le médecin.

Quand nous venions jouer avec Lise, il nous était interdit d'entrer dans la maison, mais à travers la fenêtre nous pouvions distinguer dans la petite salle, sur un grabat et recouvert d'une couverture de cheval grise, le corps du géant, dont les pieds violacés s'étaient étalés au grand jour.

Ainsi le pauvre Galaktion dépérissait, tandis que Vénouchka, contre toute espérance, prenait des forces de jour en jour. Tout le monde en était étonné et ravi. Il mangeait moins et il engraisait, ses joues se remplissaient, ses membres s'affermisssaient.

Il sautait si fort dans son berceau, que sa mère n'osait le laisser seul ; il commençait aussi à se traîner par terre.

La femme du Père Savéli entra une fois dans la cuisine et entendit tout à coup son frère beugler d'une voix de bouc. Elle se précipita dans la chambre. Le malade assis sur son séant, roulait des yeux, tremblait et hurlait. Sur le seuil, l'innocent Avenir, chancelant, s'agrippait au chambranle de la porte, debout sur ses jambes torses, la bouche béante, il regardait vers son oncle. La mère saisit son fils, juste au moment où Galaktion réussissait à attraper sa botte sur le plancher, pour la lancer à l'enfant. Dieu sait ce qu'il s'était imaginé ! L'homme était en proie à une fièvre ardente, il était irresponsable.

— Vourdalak ! Vourdalak ! criait-il.

On lui mit sur la tête une serviette mouillée et on eut bien de la peine à le calmer.

Le soir, la femme borgne s'approcha du pope et murmura :

— Père Savéli, eh ! Père Savéli. Si on pouvait éloigner le petit Vourdalak pendant neuf jours, Galachenka se rétablirait, sans doute.

Le pope devint blême.

— De qui oses-tu parler ainsi, impie que tu es !

Pensant, naïvement, qu'il lui reprochait d'avoir manqué de respect au frère de sa femme en l'appelant par son diminutif, elle répliqua.

— Je parle de Galaktion Timopheévitch, mais comme il est malade, je me suis permis de l'appeler Galachenka.

Devant une telle candeur, le Père Savéli se sentit désarmé et sa colère tomba. Il la regarda et lui dit avec une certaine douceur :

— Oui, tu es une imbécile, ma pauvre.

Le lendemain matin, quand elle eut fini de préparer le déjeuner, la femme quitta la maison et resta absente jusqu'au soir, ce qui ne lui était jamais arrivé. Elle revint toute tranquille, sans paraître avoir conscience de sa faute et s'approcha de la maîtresse de maison.

— Je suis allée à Lytshevka, dit-elle, et maintenant tout va s'arranger. Va, mère, au potager chercher de l'ail.

Tout le monde savait qu'à Lytshevka habitait Poborika la sorcière, sage-femme clairvoyante et guérisseuse. Sa compétence s'étendait aux sujets les plus variés.

La mère d'Avenir, qui se disposait à injurier la domestique, à cause du congé qu'elle s'était octroyé, se calma. Elle avait hâte de savoir quel philtre avait inventé la sorcière.

D'abord, le pope devait tout ignorer, c'était la condition essentielle de la réussite. En cachette, donc, on attacha une gousse d'ail à un cordonnet que l'on passa au cou de Galaktion. Après quelque temps, la femme s'approcha de l'innocent Avenir et lui fourra sous le nez cette même gousse, jusqu'à ce qu'il se mît à pleurer.

— Ah ! Ah ! dit-elle, cela ne vous plaît pas ? Eh bien ! cela vous apprendra.

La nuit, l'enfant eut des convulsions. Peut-être que les hurlements du malade l'avaient effrayé.

A partir de ce jour, les choses se retournèrent. Véniouchka commença à dépérir et Galaktion à se rétablir. Une fois guéri, il ne s'attarda pas. Il enfila sa redingote, retrouva son paquet graisseux et s'en fut. Il ne fit ses adieux à personne, mais il s'approcha du berceau d'Avenir et lui dit :

— Tu ne m'as pas eu, hein, mon gars ?

Et il se détourna, cracha et partit.

A la fin de l'automne, le petit Avenir rendit son âme à Dieu.

Les parents eurent beaucoup de chagrin. La femme borgne quitta la maison.

— Maintenant qu'il est mort, on peut s'attendre à tout de sa part.

Bien des années après, j'ai entendu raconter une légende du pays. C'était l'histoire terrible du fils d'un pope. Il s'agissait d'un enfant aussi petit qu'un chaton, mais qui, la nuit, sortait de son berceau, grandissait, s'allongeait jusqu'au plafond. Il tétait le lait de quatre vaches. — Comme on arrive à déformer les faits ! — et quand il rencontrait quelqu'un sur son chemin, il le mordait jusqu'à la mort. On ajoutait qu'un jour son oncle vint de Kiev. C'était un homme savant et d'une vie exemplaire. Il pria pour son neveu et libéra son âme.

Le plus amusant de l'histoire c'est que la personne la mieux renseignée sur les agissements du vampire, fils de pope, avait été « la femme aux trois yeux ».

La voix du peuple, la voix de Dieu, avait rendu à la femme borgne, non seulement ce qui lui manquait, mais l'avait dotée d'un troisième œil surnaturel.

La légende avait-elle été répandue dans le monde, par cette femme ? je n'en sais rien, mais il se peut que ce soit justement elle qui ait inventé le troisième œil.

TABLE DES MATIÈRES

VOURDALAK	7
MOCHKA	21
LA MAISON HANTEE	29
LA FAUNESSE	53
LE LUTIN	71
VEDOUN	87
LA SORCIERE	95
L'ONDIN	113
L'ONDINE	125
LES LOUPS-GAROUS	141
LES GENIES DU FOYER ET AUTRES DIA- BLOTINS	157
LE CHIEN	177

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 16 FÉVRIER 1946
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MAMBOURG, A LIÉGE
POUR LES ÉDITIONS MARÉCHAL